



VIRGINIE BARRETEAU CEUX DES MARAIS



ROMAN

VIRGINIE BARRETEAU CEUX DES MARAIS



Dans un pays de marais, au début des années 1960, un docteur rend visite à ses patients en flottant sur sa « plate », la sorte de barque qu'on utilise dans ce coin-là. De maison en maison, d'îlot en îlot, il sillonne ce paysage d'eau et de limon. Ses tournées le mènent à la rencontre d'une population misérable et isolée, réduite à quelques poignées de familles, auprès desquelles il fait office de vigie autant que de guérisseur.

Passionné de photographie, il a aussi l'étrange manie de faire poser les habitants pour lui, comme s'il cherchait à ausculter à la fois l'intérieur et l'extérieur des êtres. Il devient ainsi le témoin de leurs vies, l'archiviste de leurs traces, le gardien de leur mémoire — et le révélateur des troubles qui circulent entre les corps.

Mais lorsque Pacot, l'un de ceux des marais, disparaît mystérieusement, son absence perturbe le cours immuable de ce microcosme.

Dans une prose imprégnée par le parler de ses personnages et par la poésie crue des paludes, ce roman tout en clair-obscur montre la lumière discrète et obstinée qui émane de la vie des gens de peu. À l'image de l'éclat brusque du flash photographique, il révèle la fragilité et l'archaïque entêtement des existences humaines.

Virginie Barreteau est née en 1976. Elle est autrice pour le théâtre (*La Centrale* et *la Geste des endormis*, éditions Quartett) et comédienne ; elle a également mis en scène quatre de ses pièces. *Ceux des marais* est son premier roman.

.....
WWW.INCULTE.FR
.....

CEUX DES MARAIS

CEUX DES MARAIS

VIRGINIE BARRETEAU

éditions inculte

LES TOURS

Elles épousent le paysage, un arbre tordu, le bord renflé d'un canal. Aux bourrines, aucune route ne mène. On y accède plus facilement en barque. De ces barques à fond plat qu'ils construisent ici avec les planches qu'ils ont sous la main. La plate, ils appellent ça.

Quand il entreprend le grand tour, le docteur visite chaque maison et observe toute la famille. Un par un, chacun s'assoit sur une chaise, devant lui.

Les consultations ont lieu la plupart du temps à la cuisine, ou dans le salon quand il y a plusieurs pièces. Les plus jeunes sont examinés avec la mère.

« Du lys dans de l'eau-de-vie ou de la chardonnette je vous ai dit, ce sont de très bons antiphlogistiques, en emplâtre ou en compresse. Vous avez mal ? »

Le bonhomme secoue la tête. Il ne dira pas qu'il a mal. Mais le médecin sent les muscles se tendre chaque fois que ses doigts tournent autour de la plaie.

« Ça se résorbe. Mais il faut continuer à la nettoyer, à vous soigner. »

Il lui parle fort et lentement, comme s'il s'agissait d'un petit vieux et pour que la femme aussi, occupée au fourneau, surchargée de travail, se sente concernée, il a besoin ici de se faire entendre, et use parfois avec eux de mots compliqués pour faire autorité.

Le lascar a eu un accident à la scierie, rien de grave, mais le docteur l'avait mis à l'arrêt et l'a vu deux jours après travailler dans son champ avec ses enfants. À croire qu'il avait fait exprès de s'ouvrir la cuisse avec une scie circulaire.

Plus loin, quand il entre dans l'unique salle, une femme est assise contre le mur près de la cheminée, raide dans une chaise rehaussée d'un coussin, le visage jaune, la bouche ouverte, les yeux révoltés, le front plissé, comme en extase.

« J'tez-moi à la jaille ! J'tez-moi à la jaille !

– Ça fait trois semaines qu'elle chante !

– Vous êtes allée la faire, la radiographie ?

– J'tez-moi à la jaille ! »

L'homme regarde le docteur, penaud, hausse les épaules, regarde sa femme et bredouille que la voiture ne marche pas.

« Mais depuis l'temps, répond le médecin. Je ne peux pas vous soigner si on ne sait pas ce qu'il se passe, dit-il plus fort vers la malade.

– Tch'est pas facile pour nous d'aller là-bas, ça fait une trotte.

– Personne ne peut vous amener ? Le fils ? Le beau-fils ?

– Ils sont pas à côté. Y allons pas les déranger pour si peu.

– Le voisin ? »

L'homme souffle et les mains retombent sur les cuisses, lourdes et sans réponse.

« Bon, voyons ça. Madame Tresseau ?

– L'est pas fichu de réparer une voiture ! Une voiture... Un tas de ferraille ! Elle est morte, cette bagnole ! Bonne à foutre à la jaille ! »

Le médecin se rapproche d'elle et, posant les mains sur son dos, teste le mouvement des épaules, de la colonne, des hanches. La femme expulse des gémissements de douleur, ravale des sanglots, souffle devant son mari gêné. Il a honte de ses soupirs. On dirait qu'elle y prend du plaisir. Il détourne les yeux, n'osant pas affronter cette scène.

« Vous pouvez continuer les linges d'eau chaude. Pensez aux cataplasmes de chou. Vous pouvez aussi la masser doucement, il dit à l'homme, avec, si vous avez, de l'huile et des baies de genévrier... Vous laissez macérer la nuit et le soir d'après, vous pouvez vous en servir pour masser. Mais il faut faire très doucement.

– Pffft ! Lui ? Masser ? Non, mais vous l'avez bien r'gardé ?

– Essayez. Et puis vous allez prendre du bromure de potassium. »

Un produit dont il se sert pour les photos. Excellent sédatif et somnifère.

« J'en ai ici.

– Certainement pas ! J'l'ai pas supporté la dernière fois. Ah, les nausées, les vertiges, merci ! Et puis les intestins... Tch'est le foie qui déconne, je l'sais, mais quand même !

– Je peux vous donner quelque chose pour le foie.

– De toute façon, qu’est-ce que vous voulez, y pouvons r’en faire ! Tch’est comme ça !

– Allez faire une radio. Aujourd’hui ça permet des diagnostics plus précis. D’éviter les erreurs. Et de vous soigner !

– Pas question. »

Ce n’est pas la voiture qui est fichue, c’est elle qui croit que ça va la tuer, ce fameux rayon X. Elle a vu, enfant, des images qui l’ont traumatisée, elle dit, et trouve ça encore anormal de pouvoir photographier l’intérieur du corps. Elle se souvient surtout d’un oncle qui s’était fait radiographier le torse, les poumons. L’image l’avait saisie, impressionnée : la cage thoracique noire nimbée d’une lumière blafarde. Lui revenait sans cesse cette sorte de spectre, de négatif, cette vision de monde percé, renversé. Peu de temps après, son oncle avait subi des quintes de toux et, quelques mois plus tard, il avait été emporté. Ce spectre la hante encore aujourd’hui. Elle ne veut pas en entendre parler.

Il se souvient, lui aussi, des débuts de la radiographie, il en avait étudié le procédé à la faculté de médecine. À l’époque, il en suivait ardemment les progrès avec ses collègues étudiants. Un professeur leur avait montré cette radiographie inaugurale : la main. L’inventeur des rayons X, un Allemand, avait réussi à radiographier la main gauche de sa femme. Le squelette se distinguait nettement de la peau, réduite à un halo. Le rayon X

perçait, allait à l'os, révélait, comme par transparence, en négatif, un à un les os. Sur l'annulaire, la bague formait une excroissance anormale.

Partout et dans la moindre des villes, les cabinets de radiologie avaient alors ouvert ; dans les foires et les fêtes foraines, cette nouvelle attraction prenait place à côté de celle de la femme gorille ou de celui qui converse avec les morts, jusqu'à ce que, pour des raisons de dangerosité, on en réserve l'accès uniquement aux médecins et aux patients.

Avant cette invention, pour voir à l'intérieur d'un corps, on brûlait derrière celui-ci un ruban de magnésium, dans une pièce obscure. Le docteur aime rani-mer en lui ces images. Ces mêmes rubans, il les utilisait parfois pour la photographie. La combustion émettait une lumière, aussi éblouissante que celle du soleil, et pleine d'ultraviolets, et apparaissaient par transparence, derrière les os, la cage thoracique et le cœur dont on pouvait ainsi distinguer les contours. Les étudiants faisaient souvent cette expérience avec des jeunes enfants qui avaient la chair fine.

Cette main radiographiée était pour lui comme la toute première photographie, une maison, la représentation de son désir encore flou, la matérialisation d'une intuition, un progrès, prodige qui donnerait pour longtemps un sens à sa pratique : capter, pouvoir non seulement produire une impression, mais percer, sonder la main et la maison.

C'est ce qui l'a ramené là après ses études à la ville, et ce qui le retient encore ici. Dans les deux cas, le contenu des images était simple, mais la vision abstraite, cubiste avant l'heure avait-il appris concernant la première photographie. S'en détachaient en effet des lignes de force, en deux horizontales et une diagonale, des masses de gris plus ou moins dense, la bâtisse était plantée. Une manifestation squelettique, réduite à l'essentiel. Il sentait le mouvement aussi bien que la matérialité de l'objet, petit chef-d'œuvre chimique, il pouvait presque entendre la lumière arriver et transformer les éléments, les corps, avec d'infimes crépitements, craquements de sel à son oreille.

Cette première image photographique éveillait en lui une ardeur, une émotion inqualifiable, qu'il liait à une intuition, cette image venait confirmer une vérité qu'il était incapable de saisir, d'expliquer, encore moins d'analyser. Il était presque jaloux de cette maison, de cette fragile composition photosensible, il sentait dans sa chair l'objet, les matières, la chimie, autant que le contenu, ça touchait, pour lui, au génie humain avant qu'il ne maîtrise la chose, les apparences surgissaient de la matière et de la lumière, dans la matière et par la lumière. Lui qui avait grandi dans ces paysages plats, entouré de ces êtres solides comme la pierre, avec cette eau, cette lumière, ce sel, c'est comme s'il avait senti ça, que ça cherchait à se fixer quelque part. Pourtant, ces êtres, quand il les prend en photo, il ne cherche pas tant à les fixer qu'à les voir s'ouvrir, comme des chambres

obscur. Il emboîte ainsi les choses de manière confuse. Ensuite il faut qu'il marche, qu'il scie des planches, qu'il se dépense, parce que sa pensée mélangée exaspère ses nerfs.

À l'époque où il était étudiant en médecine, il courait la ville pour suivre et comprendre les progrès de la photographie, il s'était procuré un appareil et récupérait, par l'intermédiaire de son professeur de science physique, ces fameux rubans de magnésium, les mêmes donc que ceux qui permettaient de voir à travers un corps. Il photographiait les objets inanimés de sa chambre. Quand il a commencé à se sentir techniquement plus à l'aise, il a demandé à des camarades de médecine de poser pour lui. Il leur faisait garder la pose longtemps. Il n'était pas très bavard, contrairement à certains de ses acolytes. Il scrutait son modèle, et comptait tout bas. Obtenir une image nette ne lui suffisait pas. Usant de patience, il cherchait à capter la personne immobile devant l'appareil qui maintenait en tension, dans le silence, comme en attente de la décision d'un juge. Il voulait voir qui habitait ce corps. Le masque du modèle, souvent fabriqué de sérieux mâtiné de fierté, finissait par fondre. Il le regardait longuement se dissoudre, et plus tard, quelqu'un apparaissait sur les plaques, derrière le costume foncé. Ils avaient pour la plupart le visage grave et figé, aucun ne se ressemblait.

Encore aujourd'hui, les têtes le fascinent, le saisissent, le doigt sur le déclencheur. Ici, avec leurs yeux toujours un peu apeurés, sur la défensive, les visages provoquent en lui plus d'émotions encore, ils sont moins raffinés mais pas moins complexes, portent *a priori* moins de masques, pourtant renferment une forte opacité. Ils ont, selon lui, une densité minérale, d'autres, les enfants, dégagent parfois une douceur végétale.

LA PLATE

Ça fait des heures maintenant qu'il s'abîme dans le fond de la barque, des minutes ou des heures de ces contemplations qui tuent le temps. Pourtant, le fond de cette barque il le connaît. Ça lui est même arrivé d'y dormir. Des étés à se saouler. À se cacher des autres ensuite, honteux.

« Si ça se sait et qu'on n'veut plus de tes soins. Peste dans la baraque. À tes tours, tu peux dire adieu. »

Mais les autres, à croire qu'ils ont besoin de quelqu'un qui leur ressemble pour les soigner, ne se laisseraient sans doute jamais toucher par un étranger, culs-terreux, se dit-il en ricanant ! Il se sent puissant, un roi. Puis il s'arrête d'un coup avec cette jubilation, un roi, non, loin de moi ces jubilés, les rois, il crache, encore une croyance de culs-terreux, et il ne veut pas leur appartenir, même s'ils le couronnent, il crache et râle, ça l'ulcère les rois, il faut être sans roi et faible, et c'est pour lui la perle, et ce qu'il aime le plus en eux, cette faiblesse.

Les yeux roulent dans le fond de la barque, ce coin-là contre sa joue, chaud, doux à force d'avoir été poli par les saisons et l'eau, doux et chaud comme une peau, avec l'odeur de vase qui emplit ses naseaux, et qui dépose en lui des spectres de terre, des souvenirs, des traces, microscopiques, et puis arrive, de plus loin encore, dans ces planches dont la matière a mué à force d'avoir été

gonflée par l'eau, puis gelée, puis séchée par les canicules, sans compter qu'elles avaient enduré déjà plusieurs usages avant d'être clouées ensemble pour servir de barque, dans cette odeur de bois sec et de vase il croit reconnaître pourtant, au loin, la résine, qui lui pique légèrement le nez et lui réveille un à un les poils, comme une forêt d'antennes en alerte soudain, cette odeur de vase douceuse et de résine, le cou d'Estelle ça sent.

Estelle, la fille Pacot, avec sa honte aux joues, son pull en acrylique rose, elle, si douce et si discrète, assise dans la cuisine avec sa mère. Elle est rentrée l'été dernier pour faire la saison. Françoise s'occupait de la petite pendant qu'Estelle déprimait à l'usine.

Elle vit à la ville avec sa fille, dans un appartement qu'elle paye avec l'allocation que la commune verse aux veuves et aux mères seules.

Le père, un drogué qu'elle avait rencontré lors de sa fugue en Angleterre, elle avait seize ans, elle l'avait ramené chez elle, elle était rentrée tout en seins et en ventre, on ne voyait que ça, et lui avec sa langue, on ne savait pas quoi faire d'eux à la maison, fallait qu'il trouve un emploi, puis elle, dans sa condition, fallait les marier et vite, pour être sûr, de quoi, on ne savait pas mais ça rassurerait, vu son jeune âge et la situation. L'Indien, comme les autres appelaient l'Anglais, avec ses cheveux longs et filasses, rêvait à l'époque de se construire une ferme et de vivre d'élevage et de cultures, mais il passait son temps à lambiner dans la bourrine, à fumer,

la tête toujours vissée autour d'une tige qu'il pinçait entre son pouce et son index, avec cette ingratitude qui fait la bouche avare et les lèvres de travers, il horripilait Françoise, et quand le père Pacot rentrait le soir pour souper, il le trouvait encore dehors en train de fumer pendant que Françoise tournait en rond dans la cuisine, elle essayait d'être arrangeante, mais elle ne se sentait plus chez elle dans sa maison avec lui, la gêne changeait toutes ses habitudes, et Pacot s'en rendait compte mais la fatigue du jour l'empêchait d'avoir les idées claires, et il s'est mis à abuser de la chopine et à rentrer plus tard.

Il décida que l'Indien l'aiderait sur le marché, mais l'Indien était incapable de se lever, alors le père menaçait la fille qu'un bon à rien pareil, s'il ne trouvait pas un travail dans le mois, tout le monde serait viré de la baraque à coups de pied dans le cul. Estelle était l'unique fille d'une famille de cinq enfants, les garçons n'avaient jamais fait aucune difficulté, mais celle-là, elle leur en faisait voir de toutes les couleurs.

Alors il fit un effort pour chercher du travail, mais l'usine n'en voulait pas à cause de sa langue étrangère, la scierie non plus, il avait fini par être embauché sur un bateau de pêche. Il partait plusieurs jours et rentrait en fin de semaine avec du poisson. Un soir, ils l'avaient vu revenir en mobylette. Pacot le soupçonnait de vol. Il avait eu vent que l'Indien ne partait plus en pêche, mais comme l'autre ne disait rien de tel, partait et rentrait toujours en fin de semaine avec du poisson, on ne savait

pas quoi en penser. Ce qui est sûr, c'est qu'il a commencé à récupérer du métal, de la ferraille qu'il stockait derrière la maison et qu'il emportait ensuite sur sa mobylette, à grand renfort de cordes et de tendeurs.

L'enfant était né, une fille qu'ils avaient appelée Joy malgré le déchaînement du père et les pleurs de la mère. Estelle se sentait victorieuse, elle était rentrée pleine de comptes à rendre mais elle se taisait. L'Indien et sa fille lui suffisaient. Pacot était affable et bonne pâte, mais sa rose à lui, son Estelle, il s'en plaignait, était fanée, souillée. Il en avait honte et cela la comblait, elle semblait en jouir. Et puis peu de temps après, l'Indien fut retrouvé dans un fossé, sur la route du Pissot, la seule route des marais qui menait à la mer, noyé.

Françoise, debout dans sa cuisine, ne se rengorgeait même plus, la colère et la déception lui avaient cloué la bouche.

Estelle, avec un nom pareil et une tête pareille, avec ses cheveux longs, sa frange parfaitement droite, Estelle, ça rimait avec pastel, et il l'imaginait nue dans un champ plein de brouillard comme les posters qu'elle avait ramenés d'Angleterre et qui tapissaient les murs de sa chambre. Elle ne se méprenait pourtant pas sur les paysages, elle savait qu'ici la vie était loin d'être romantique, et c'est la ville qui l'attirait depuis toujours, avec ses lumières, ses voitures et ses discothèques. Derrière les brumes, les nébuleuses, son regard se perdait. Ils avaient tous, ici, ce regard

net, presque matériel, concret, comme la main d'un commerçant qui rend la monnaie.

Il soupire, inspire plusieurs fois, cherchant à fixer l'odeur du cou d'Estelle dans le remugle de la barque, des planches, du soleil, et dans la fadeur de la vase. La nuque avec les petits cheveux fins et la crasse derrière l'oreille, elle l'enlève, la crasse, à sa fille, avec son index mouillé de salive, mais elle ne se regarde pas, elle, trop de fatigue sans doute pour prendre soin de soi maintenant.

Ici, prendre soin ne va pas de soi. Ici, tout tient de manière trop sûre et trop précaire, figée, dangereuse, comme une pierre prête à exploser, casser, blesser, avec son bruit de solitude. Ils ont toujours mal à la tête et chacun trouve de quoi se fluidifier le sang, les femmes avec le café, les hommes avec l'alcool. Estelle cherche la ville mais revient sans cesse, vengeresse, avec sa perle, sa Joy qu'elle protège comme la prune de ses yeux. Pacot n'a plus son mot à dire. Il se souvient encore de son départ à la ville, la petite pleurait dans la maison aux abois, ce jour-là, le docteur en visite, avait perçu quelque chose d'ancien et de grave qui lui avait jusqu'ici échappé.

Un petit filet d'eau vient lui chatouiller le nez. Combien de fois cette barque, il l'a rafistolée. Le bois, sur lequel sa joue est posée, est maintenant traversé par un minuscule trait d'eau. Si le docteur se relevait, avec

un peu de hauteur il se rendrait compte que ce trait provient d'un autre trait plus avant, plus large, qui se divise en d'autres lignes tantôt noires et tantôt qui brillent, et qui zigzaguent, tissant une toile, formant des îlots dans le bois, comme c'était ici, avant, chacun sur son île, et pire alors c'était pour leur déterrer un mot !

Mais vu de là, ce renflement, brillant moiré parfaitement rond, épousant le relief du bois et changeant chaque fois, à l'instant ce bleu du ciel qui s'y reflète, ce bord noir, le bois de la barque qui se déforme, l'eau bombée en loupe sur la saillie d'une planche maintenant, se remplit de minuscules bulles qui prolifèrent et refluent comme de la bave, comme des œufs.

Combien de fois cette barque, il l'a radoubée. Et cette odeur de vase tout le temps. De bois chaud. De métal et de colle de poix.

Impossible de garder la barque au sec.

Une vieille toile d'araignée grise avec un moucheron tout sec et pris dedans bouge légèrement, il regarde longuement le filament remuer.

Ce bois tendre et chaud contre sa joue, il l'a récupéré d'un banc. Ça faisait plusieurs fois qu'il passait à côté quand il faisait son tour, il se demandait toujours qui pouvait avoir fabriqué ce banc et à qui il servait, ici, au milieu de rien, même pas d'un champ, ou bien c'est qu'ici, avant, l'eau venait encore et certains s'asseyaient là pour voir la mer, ou bien c'était ceux des